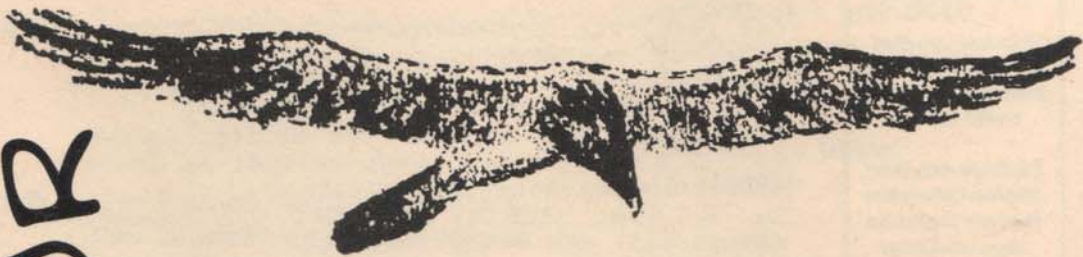


D'O'S

Revue  
du **GOPA**  
Groupe  
Ornithologique  
des Pyrénées  
et de l'Adour

vol. 1, n° 2    Octobre 2001

LE CASSEUR



*Robert Hainard*

Nouvelle bibliographie ornithologique d'Aquitaine et des Pyrénées occidentales

Robert Hainard dans les Pyrénées

Observation d'un Aigle pomarin

L'observation des oiseaux marins depuis la digue de Tarnos

Le statut du Pluvier guignard dans les Pyrénées occidentales

Deux notes sur le Chat sauvage

## LE PARADIS DES GRANDES CHASSES PYRENEENNES DE ROBERT HAINARD



Stéphan CARBONNAUX

à Jacques Burnier, médecin et rôdeur de montagne sans âge

J'avais douze ans lorsque j'ai découvert mes premiers dessins de Robert Hainard dans *Les Rapaces d'Europe* de Paul Géroudet. Des oiseaux merveilleux en des lieux inconnus, l'Aigle impérial sur son aire dans la Fruška Gora en Serbie et le Percnoptère de Camargue, nourrissaient mes rêves de garçon. A l'âge de 18 ans, je dévorais Hainard dans ses textes enrichis des gravures. Quelques années après je suis venu habiter au pied des Pyrénées, à Pau. Mais c'est à Paris, onze mois avant sa mort, qu'il m'a été révélé une troisième fois avec plus de force encore.

Nous étions le dimanche 24 janvier 1999. Dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, Antoine Waechter vient de parler de l'influence de l'œuvre de Robert Hainard sur le mouvement écologiste<sup>1</sup>. Laurent Ozon et ses amis, à l'origine de la journée, proposent alors à Pierre Hainard de dire quelques mots à l'assistance. Il y a là Edward Goldsmith, Simon Charbonneau, Daniel Cérézuelle, François Terrasson...

Emu, Pierre Hainard remercia tous ceux qui propagent l'œuvre et la pensée de son père - c'était si savoureux d'être en plein cœur d'un Paris salonnard qui l'a toujours ignoré - et aura cette très belle phrase :

« *Robert Hainard est dans le paradis de ses grandes chasses.* »

Je venais d'apprendre en buvant du vin de Jurançon avec lui et sa fille Sophie que Robert Hainard vivait depuis plusieurs années dans un état contemplatif. Au paradis de ses grandes chasses, on pense immédiatement à l'Europe orientale et à la Yougoslavie, sa seconde patrie. Comme je peux le comprendre d'avoir tant aimé se plonger loin dans les Balkans, surtout par des hivers glacés. Et les Pyrénées, l'Ours, le Gypaète, l'Ossau, l'Aspe ?

J'ai remonté le cours du torrent hainardien et je sais que Robert Hainard a vécu aussi dans un paradis pyrénéen.

### Pedigree

Après avoir beaucoup relu Hainard ces derniers temps je m'entends toujours murmurer : « *Quel diable d'homme ! Quel féroce appétit naturaliste !* »

Si on lui avait donné, dit-il, un ravin avec une faune complète, du bison au cloporte, il n'en serait jamais sorti. Robert Hainard livre là son rare pedigree : « *Je suis l'homme des longues fidélités, de l'approfondissement.* » On connaît l'histoire. Au début du XXème siècle la bêtise crasse a éliminé bien des bêtes sauvages : le Loup, l'Ours, le Lynx, les puissants chasseurs au vol et les sublimes bals des charognards. Né avec un siècle de retard, le jeune homme des Bayards<sup>2</sup> ne croquera jamais le fabuleux ravin jurassien et ses fauves immémoriaux.

C'est pourquoi naquit un voyageur ; dans le temps plus que dans l'espace comme le note avec justesse son biographe Roland de Miller<sup>3</sup>. Robert Hainard ou l'aventurier d'une sauvagerie perdue...

<sup>1</sup>Deuxième forum de la Nouvelle Ecologie : « Les éveilleurs aux origines de la révolte écologiste » ; voir A. Waechter : « Robert Hainard philosophe de la nature ». *Le Recours aux Forêts*, n°8, automne 1998. Cette revue (huit numéros de 1994 à 1998) a accueilli des signatures brillantes et des textes souvent impubliables ailleurs. L'infinie bêtise d'idéologues décharnés lui a malheureusement causé un grand tort.

<sup>2</sup>La famille Hainard est originaire de la commune des Bayards (Jura Neuchâtelois) depuis le XVème siècle au moins. Né à Genève, Robert Hainard, fier de ses origines, a néanmoins gardé sa citoyenneté des Bayards.

<sup>3</sup>Roland de Miller, documentaliste, écrivain, archiviste et animateur de la Bibliothèque de l'écologie, a été le secrétaire personnel de Robert Hainard de 1977 à 1992. Il a écrit une très complète biographie : *Robert Hainard - Peintre et philosophe de la nature*. L'Olifant - Sang de la Terre, 2000.

Qu'on se rappelle ! Au sortir du grand carnage mondial, entre 1948 et 1949, Robert Hainard publie chez Delachaux et Niestlé ses deux tomes des *Mammifères sauvages d'Europe*, fruits de longues années d'observations et de travail. Un vrai braoum dans la littérature naturaliste car pour une fois sont mêlées l'émotion et la rigueur scientifique. L'homme, invité du roi Boris III<sup>4</sup>, a vu son premier ours dans les Grands Rhodopes de Bulgarie et la générosité slave doublée du destin lui offrent la rencontre unique du Cerf et du Loup aux confins des frontières russe, polonaise et slovaque.

A la même époque, aux commandes de sa presse typographique Matthew and Son de 1897, sa production affiche déjà plus de 170 gravures. C'est un tel homme qui se rend « aux Pyrénées » à l'automne de l'année 1949, exactement entre le 20 septembre et le 1er octobre.

**Première immersion pyrénéenne - La couche au pied d'un arbre griffé  
Un gypaète à tête sombre au Néouvielle - ¡ Ordesa prohibido !  
Seul aux Especières !**

Pour sa première immersion pyrénéenne, dans les pays de Luchon, Néouvielle et Gavarnie, Robert Hainard est accompagné de sa femme Germaine et de deux amis suisses, André Rey<sup>5</sup> et Théo Dupraz<sup>6</sup>, tous disparus aujourd'hui. L'organisation a été assurée par des botanistes de Toulouse, le professeur Henri Gaussen et Paul Rey<sup>7</sup>, et l'administration des Eaux et Forêts. Robert Hainard a également bénéficié de renseignements communiqués par Georges Olivier<sup>8</sup> et du précieux service de guides, Simon Garcia ainsi qu'un certain Baptiste, habitué nous dit-il à conduire des naturalistes. Rentré chez lui il écrira un long article pour la revue *Nos Oiseaux*, auquel il ajoute une liste des espèces d'oiseaux observés (56)<sup>9</sup>.

La première impression du Suisse, et « pour des Suisses » ajoute t-il, c'est la sauvagerie des lieux. Robert Hainard aime voyager en France car il se sent moins « talonné » qu'en Helvétie. Il croit ici retrouver les Alpes du temps de Töpffer<sup>10</sup>.

---

<sup>4</sup> Boris III est le père de l'actuel premier ministre bulgare, Siméon II, qui lui succéda à sa mort en 1943 ; voir « Un roi près de la nature » in *Le guetteur de lune*. Hermé Tribune Editions, 1986.

<sup>5</sup> A. Rey (1906-1965) était psychologue, naturaliste et alpiniste.

<sup>6</sup> T. Dupraz a été le créateur d'une société de transports par car très connue en Suisse. Il organisa les trois voyages de R. Hainard en Afrique orientale.

<sup>7</sup> H. Gaussen (1891-1981), célèbre botaniste, était professeur à la faculté des sciences de Toulouse. P. Rey était en 1949 sous-directeur de la carte de la végétation française (C.N.R.S.).

<sup>8</sup> G. Olivier, naturaliste, a écrit avant 1949 deux articles sur les oiseaux des Pyrénées centrales dans *L'Oiseau - Revue française d'ornithologie*.

<sup>9</sup> « Dix jours dans les Pyrénées ». *Nos Oiseaux*, n° 211/12, octobre 1950 ; voir aussi *Chasse au crayon*, pp.103-113. Editions La Baconnière, 1969.

<sup>10</sup> Rodolphe Töpffer, écrivain et dessinateur suisse (1799-1846).



L'homme est exigeant et il a raison. Imagine-t-on Robert Hainard donner ses coups de crayon dans une réserve naturelle coincée entre une autoroute, une carrière même aménagée et un bamum touristique<sup>11</sup> ? Assurément non !

La sauvagerie donc, puis le climat humide - il évoque la grosseur des tiges d'ombellifères - et une atmosphère un brin romantique le surprennent à son arrivée. L'homme observe tout ce qui vient à sa vue, villages « *assez primitifs* », églises, châteaux, pèlerins de Lourdes et trouve à leur premier guide un air de porteur d'Horace-Bénédict de Saussure<sup>12</sup>.

C'est en Luchonnais, à la station botanique et forestière de Jouéou<sup>13</sup>, que la petite équipe suisse commence son séjour. Succéderont un passage par le Néouvielle puis cinq jours autour de Gavarnie avec une vaine tentative de pénétrer en territoire espagnol.

Dans la vallée de la Pique, où il approche des isards avec des chasseurs<sup>14</sup> et où Théo Dupraz voit un Grand Tétrás et des perdrix grises pyrénéennes, Robert Hainard passe au refuge d'Esbas, gravit le Sacroux (2676m), suit le chemin de l'Impératrice jusqu'à l'Hospice de France, va sous le Port de Vénasque, admire le groupe de la Maladetta. Il couchera enfin au pied d'un épicéa griffé et saigné par un ours<sup>15</sup>. L'accomplissement de ce « *rite propitiatoire* » sera sa première confrontation avec le seigneur des Pyrénées. Survivance singulière et hainardienne d'un culte de l'ours ? J'aime à le croire de celui qui se présentait comme un « *blaireau, un sapin blanc tombé parmi les hommes* ».

Le site du Néouvielle allait lui réserver une surprise de taille. Ce ne sont pas les cèpes, « *extraordinairement abondants* » et rôtis au feu de leur campement, qui intéressent Robert Hainard. Il a assez dit qu'il oubliait parfois à la fin d'un repas ce qu'il venait de manger. Non, c'est un oiseau mythique, un oiseau pour des explorateurs de son espèce qui a motivé ce voyage dans les Pyrénées centrales. Ce jour du 25 septembre 1949, par un temps splendide, voilà nos naturalistes en route vers la Crête d'Estibère. Une bande de merles à plastron s'anime dans les rochers, un Tichodrome aussi. Puis, c'est Théo Dupraz qui signale à ses amis le Gypaète barbu. Et quel gypaète puisque c'est la première observation circonstanciée et publiée pour le XXème siècle en France<sup>16</sup>. Je laisse ici Robert Hainard narrer la scène : « *C'est Théo qui attira notre attention*

<sup>11</sup> Les entreprises hydroélectriques, « *fléau de la nature* », le révoltent au cours de ce voyage (il a été très marqué par la mise au pas du Rhône) et il note aussi la marque de l'industrie hôtelière sur le paysage. Il écrit enfin : « *C'est à qui arrivera le plus vite de la vulgarité commerciale et du progrès standardisé, ou de l'intérêt intelligent.* »

<sup>12</sup> Naturaliste genevois (1740-1799), instigateur de la première ascension du Mont-Blanc.

<sup>13</sup> La station, propriété de l'université Paul Sabatier, est connue pour son arboretum comprenant 180 espèces forestières acclimatées depuis 1934.

<sup>14</sup> Il s'amuse des croyances de ces chasseurs attribuant une vue extraordinaire aux isards - « *ils ne paraissent pas absolument sûrs qu'elle ne puisse percer ou contourner un rocher* » - et omettant de se garder de leur odorat. Il note également une chasse paraissant active et le peu de gibier rencontré.

<sup>15</sup> Voir *Les Mammifères sauvages d'Europe*, page 208.

<sup>16</sup> Voir Jean-François Terrasse : *Le Gypaète barbu*. Delachaux et Niestlé, 2001 et du même auteur : « *Le Gypaète barbu dans les Pyrénées françaises* » in Rafael y Borja Heredia : *El Quebrantahuesos*. Icona, 1991.



sur un rapace glissant d'un vol rapide le long d'une crête, en se rapprochant de nous. Une fraction de seconde, son aspect élancé, ses ailes un peu coudées, me firent penser à un milan. Quelle émotion en constatant que nous étions en présence d'un Gypaète, un immature au plumage foncé. Sa tête étroite pointée vers le sol, son vol, lui donnaient une allure de brigand saisissante.»<sup>17</sup> Deux adultes traverseront ensuite le ciel très haut. Les « brigands » et un Vautour fauve parmi ceux qui cerclent au-dessus de lui seront bien évidemment vite croqués par le chasseur au crayon<sup>18</sup>. De telles visions, Hainard le sait bien, peuvent ne jamais se représenter. Fin observateur, Hainard note en outre que si le Vautour fauve vole les ailes relevées en V, le Gypaète lui file sur ses ailes repliées et courbées vers le bas. A la descente en direction du lac d'Orédon<sup>19</sup> une



Ce 25 septembre 1949, jour béni des gypaètes, un Vautour fauve plane au-dessus de la crête d'Estibère. Dessin de Robert Hainard.

errance dans la forêt de Lude parmi de vénérables pins à crochets émerveille Robert Hainard. Le paysagiste y sent là une terre presque norvégienne et à chaque repli de terrain s'attend à devoir rencontrer un ours. L'Ours, ce sera pour une autre fois...

A Gavarnie, Baptiste, grand skieur, les amène sur le versant espagnol, poudreux, garni de buis et de très vieux ifs. C'est Ordesa et sûrement ses bouquetins, déjà très rares, que Robert Hainard veut voir. Mais le contrôle au poste de douane de Bujaruelo sera fatal. Les « carabiniers » rechignent malgré les visas suisses parfaitement en ordre et leur petit poste ne dispose pas de la liste des suspects. Et si Robert Hainard n'a pas la tête

d'un républicain espagnol, la hantise d'une attaque des « rouges de France » crée bien des suspicions. Un détail important, les douaniers partent aux champignons la mitrailleuse en bandoulière<sup>20</sup> !

Qu'importe, Robert Hainard sait attendre.<sup>21</sup> Il se promène alors dans une forêt claire de pins sylvestres et conclura :

« Rien de remarquable comme oiseaux sur ce versant espagnol. »

<sup>16</sup>J-F. Terrasse rappelle que pendant cinquante ans une seule mention d'un oiseau déniché en vallée d'Ossau à une date inconnue est publiée et qu'on lisait dans *L'inventaire des oiseaux de France* de Noël Mayaud (1936) que l'oiseau était nidificateur rare dans les Pyrénées centrales. A noter que R.H. n'indiquera pas pour *Nos Oiseaux* le lieu de l'observation et que c'est dans *Chasse au crayon* (1969) qu'il dévoile vaguement le site en évoquant le lac d'Aumar.

<sup>17</sup>Je pense, après enquête, que c'est la première observation de Gypaète barbu pour Robert Hainard. La seule occasion qu'il aurait eu précédemment était son expédition en Bulgarie, au printemps de l'année 1938, où l'espèce était considérée comme commune dans les Rhodopes avant son extermination totale en 1955 ; voir Jean-François Terrasse : *Le Gypaète barbu*. Op. cit.

<sup>18</sup>Ces dessins sont publiés avec l'article de *Nos Oiseaux* et l'immature a été repris dans *Les Rapaces d'Europe* de Paul Géroutet. C'est ce dernier dessin qui orne la couverture du *Casseur d'Os*. Hainard tirera une gravure (24x22 et n° 179) du Vautour fauve et en offrira un exemplaire aux organisateurs de son voyage.

<sup>19</sup>La veille, trois guifettes noires sont vues sur ce lac.

<sup>20</sup>Observateur discret des bouleversements humains, R. Hainard ne porte jamais de jugement. La scène espagnole renvoie aux villages slovènes abandonnés après le passage des troupes italiennes - où il voit un ours au verger - et à la Sar Planina entre Macédoine et Kosovo où il dépeint avec grande sensibilité les populations serbe et albanaise ; voir *Les Mammifères sauvages d'Europe* et « En pays "sous-développé" » in *Le guetteur de lune*. Op. cit.

<sup>21</sup>Voir Jean-François Terrasse : « Robert Hainard ou la plénitude de vivre ». *Le Courrier de la Nature*, n° 167, nov-déc. 1997. L'auteur évoque ici la philosophie très orientale de l'incident qui était celle de R. Hainard.



Cette brève incursion aragonaise s'achèvera par une nuit pour le moins inattendue. A « *l'auberge de Don Quichotte* » raconte Hainard qui en tire un superbe croquis plein de suie, de flammes, de bois gras et de fumets savoureux. Mais aventurier errant, lui aussi, il ne nous confie pas si « *par droit et privilège spécial* » il se retira sans verser son écot...

Au matin, tous les espoirs d'aller plus loin sont évanouis. Le retour, grandiose, empruntera la Brèche de Roland et les Echelles. En chemin, sur ce terrain lunaire, un Isard vient boire à un petit lac, quelques rapaces migrent - un Epervier, un Busard harpaye, un mâle de Busard cendré et une Buse. Le vent est vif et de nombreux vautours fauves sont repérés dans la vallée des Especières. Une vache crevée gît à cet endroit. Le lendemain, l'approche du petit groupe sera plus difficile qu'annoncée par le guide - « *Baptiste nous affirme que lorsque les vautours ont mangé, on peut venir à 20 mètres, voire les assommer à coups de bâton* .» La mise en garde du naturaliste n'y fait rien, le guide bavard provoque l'envol de la trentaine de charognards. Robert Hainard, fort marri, a manqué l'envol impressionnant des vautours, trop occupé à « *détailler les oiseaux* ». Toujours cette difficulté d'ausculter la bête et de ne pas perdre le « *mouvement d'ensemble* » si cher à ses yeux et à ses muscles. Je ne trouve rien de plus étonnant dans l'art de Robert Hainard que cette assimilation par sympathie musculaire : la bête fixée sur le papier mais avec ses propres palpitations, son influx nerveux et sa mystérieuse présence. Tout le jizz en quelques traits !

Jamais découragé, Robert Hainard passera deux journées et demi seul dans ce vallon, souvent caché dans une cabane de pierres sèches édifiée pour l'occasion à 6 ou 7 mètres du cadavre de la vache. La nuit, il se terre sous des rochers, à 2000 mètres, parmi le crottin et les ossements des brebis. Le temps est épouvantable. Un tel inconfort ne lui arrache même pas une petite plainte. Il est trop concentré à son affaire pour se préoccuper du reste<sup>22</sup>. Le site des Especières apporte son lot d'observations classiques : des chocardes et craves, un jeune Aigle royal criant sans cesse sous la pluie « *kajk, kajk* », un Cincle, des accenteurs alpins, la migration des chardonnerets, linottes, pigeons ramiers et colombins, de quelques rapaces encore - Epervier, Milan royal, Faucon crécerelle, Busard Saint-Martin et même trois faucons hobereaux et une Bondrée. Une visite inhabituelle à cette altitude : une Chevêche dérangée sous les rochers revient le considérer avant la nuit. Mais de vautours, point ! Et pour cause, la vache une fois son cuir fendu est vide !

Au village, il est accueilli par le beau-père du guide : « *Ah !, c'est vous, on vous croyait mort et Baptiste allait partir à votre recherche.* » Et le vieil herboriste, ancien accompagnateur de naturalistes et de collectionneurs<sup>23</sup>, de lui apprendre que les vautours se régalaient d'une autre vache dans une vallée voisine. Sur cet échec, mais un naturaliste n'essuie en réalité aucun « échec », Robert Hainard redescend à Lourdes parmi les hommes. Non sans une pointe grinçante qui vaut la peine d'être citée : « *Un car de pèlerins repart dans quelques instants à 18h00. J'y trouve place. L'inquiétude règne : le matin, une masse de rocs a écrasé un camion, tuant trois hommes. Personne n'escompte un miracle.* »

<sup>22</sup> Sa résistance exceptionnelle a toujours fortement impressionné ses amis ; voir Jean-François Terrasse : *Le Courrier de la Nature*. Op. cit.

<sup>23</sup> Il faut probablement entendre à cette époque sous le vocable de « naturalistes » la grande cohorte des collectionneurs de plantes, d'œufs et de trophées d'animaux sauvages.

La contemplation au musée d'un cheval, « *un merveilleux petit cheval d'ivoire magdalénien* », clôt ces dix jours dans les Pyrénées.

### L'ourson qui a vu Robert Hainard - Si précieuses notes du Docteur Jacques Burnier - Frontière pyrénéenne

Au début de l'automne 1952, pour six petits jours, Robert Hainard retourne dans la vallée de la Pique accompagné du docteur Jacques Burnier. Quelques mots sur cet homme rare. Jacques Burnier est médecin, de montagne précise-t-il, et ornithologue genevois. C'est un jour d'hiver de l'année 1928 qu'il rencontre Robert Hainard sur la rade du lac Léman. Je ne crois pas me tromper en disant que Jacques Burnier, à l'âge de 14 ans, est pris sous l'aile d'Hainard qui en a huit de plus. Rien ne les séparera pendant 71 ans d'amitié et de bourlingue. « *On est parti modestement et on est resté modestement au fond* » me dit-il. Voilà tout Burnier. Et, oh surprise!, Jacques Burnier, comme aux quatre coins d'Europe, a tout noté dans des cahiers puis sur ses petits carnets à spirales (208 à ce jour). Hainard se fiait d'ailleurs toujours à son ami car il ne prenait pas le temps d'écrire sur le terrain<sup>24</sup>. J'ai découvert à écouter Jacques Burnier pendant de longues heures l'extrême richesse de ses carnets et le doux regard que pose le médecin naturaliste sur toutes choses : animaux, plantes, paysages et personnes rencontrés. Ces grandes chasses sont ainsi parsemées de quelques « *merveilleux souvenirs pyrénéens* » pris sous sa dictée.

Arrivés à Bagnères-de-Luchon par le train, Hainard et Burnier prennent dans la matinée du 22 septembre le chemin de Jouéou. Ils sont guidés par un certain Garcia que l'on devine être celui du mois d'octobre 1949. A l'Hospice de France une attraction toute pyrénéenne est présentée au public. Un ourson ! C'est une femelle âgée de 6 à 7 mois qui avec son frère ont été capturés dans les environs le 26 mai de la même année. Ces animaux drainent bien sûr leur lot de curieux et, les deux naturalistes suisses ne le savent pas, un dénommé Marcel Couturier les a précédés le 14 septembre au bord de l'enclos. Couturier photographie l'ourson attaché comme un chien de ferme et emprisonné dans une construction légère en bois rehaussée de barbelés<sup>25</sup>. Il précise que ce malheureux animal mourra à l'Hospice de France le 9 octobre 1953. Burnier prend lui aussi des clichés.

La bête s'ennuie et a creusé des trous dans la terre caillouteuse. Si la scène n'est vraiment pas réjouissante, l'occasion se présente à Robert Hainard - ne pas oublier qu'il est aussi sculpteur - non de caresser la bête, mais de toucher son poil, sa matière, chose inimaginable dans la nature. L'ourson, certes orphelin n'en est pas moins vif et d'un bond empêchera le curieux d'arriver à ses fins. Hainard épaté par la réaction de l'ourson lâchera :

Hospice de France. L'ourson au coup de patte rapide. « L'ourson va de long en large comme un captif, se dresse. Trois CRS me confirment les avoir pris le 26 mai ». (Notes de Jacques Burnier du 25 septembre 1952).

Photographie de Jacques Burnier



<sup>24</sup> « *Ces petits carnets, c'est grâce à Robert que je les ai* » confie Jacques Burnier. Il était en effet plus commode d'avoir de tels carnets sur le terrain pour noter immédiatement plutôt que de remplir des cahiers à la maison, où la vie d'un médecin de montagne appelait à se déplacer ici et là pour soigner un patient.

<sup>25</sup> Voir Marcel Couturier : *L'ours brun*. Grenoble, 1954. Dans cet ouvrage, on trouve, page 469, une photo des deux animaux, âgés d'environ trois mois et, page 474, quatre photos de la femelle prises par l'auteur le 14 septembre 1952.



« Il a le coup de patte rapide ! » Et nous rions, Jacques Burnier et moi, de la rencontre du grand Monsieur et du petit ours... Le soir même le téléphone sonne pendant le dîner à l'Hospice. C'est Garcia qui lors du trajet de retour à Luchon a vu un ours : « Vous n'avez pas de chance, à la descente un ours a traversé la route devant moi ! » Car c'est bien pour voir l'ours que les deux amis fouineront dans ce haut lieu des Pyrénées centrales jusqu'à camper sur les crêtes frontalières. Le 26 septembre, parmi les asphodèles, ils y trouvent d'ailleurs une crotte d'ours pleine de poils. Hormis cet indice évident la bête ne se montrera



pas. La cabane de l'Homme, le Pic de Sauvegarde, le Port de Vénasque, la montagne de Campsaure et le Col de Barèges délimitent le territoire sillonné. La faune observée est typique de la saison : une Bécasse, des isards et leurs cabris, un Beccroisé chante d'un pin, de nombreux passereaux migrent, un Epervier chasse des spioncelles et un jeune Aigle maladroit se prend dans les branches de petits hêtres à l'approche de Burnier. Commentant ses propres notes, Burnier me dit : « Vous voyez, tout est mélangé. C'est comme cela que cela doit être. » Il voit juste Jacques Burnier, la lecture d'un carnet rempli tel un procès-verbal de constat ne vous caressera jamais comme le frisson du vivant.

Le dimanche 28, la partie de cache-cache avec les ours de la Pique s'achève sur une bredouille.

### Pèlerinage paleo d'Ariège jusqu'à Altamira Complicité buissonnière du père, du fils et du professeur

J'aurais pu me contenter de raconter les voyages strictement naturalistes d'Hainard dans les Pyrénées. Parce que son esthétique est indissociable de son approche naturaliste, je n'ai pas négligé deux séjours capitaux pour lui.

Nous sommes en 1952 et, avant son retour dans la vallée de la Piquè, Robert Hainard accomplit ce qu'il faut bien appeler un pèlerinage. L'attirance au

musée lourdaise pour le petit cheval magdalénien n'était, bien sûr, pas le fruit du hasard. Robert Hainard se considérait à juste titre comme un descendant des artistes du paléolithique, ces hommes qui 30 000 ans avant nous, mus par une étrange religiosité, ornèrent à la seule lumière de torches bien des grottes d'un fascinant bestiaire et de femmes aux formes généreuses. C'est donc en pèlerin que Robert Hainard se rend en Ariège puis en Dordogne. Il participe à un voyage préparé pour ses étudiants par Marc Sauter, professeur d'anthropologie physique et de préhistoire à l'université de Genève<sup>26</sup>. En vrai passeur buissonnier, le père emmènera son fils Pierre avec lui et s'arrangera avec le directeur de l'école pour le laisser partir pendant les classes<sup>27</sup>. Pierre Hainard, qui avait quinze ans à l'époque, se souvient d'une expédition émouvante où son père, à Niaux, Font-de-Gaume

<sup>26</sup> Voir la biographie, p.108. Op. cit.

<sup>27</sup> Ledit directeur, Nicolas Junod, deviendra plus tard l'éditeur genevois de Robert Hainard.



et Lascaux (encore ouverte au public) admire en pleine communion les gravures et peintures rupestres de ses ancêtres magdaléniens<sup>28</sup>. Fort marqué, Pierre Hainard fera à Bernex sur la presse de son père une gravure d'hommes préhistoriques dessinant sur les parois d'une grotte. L'unique gravure, après le satisfecit d'un père qui a manifestement réussi son coup. En 1956, toujours avec le professeur Sauter, Robert Hainard et son fils poussent jusqu'à Altamira et ses bisons, à l'extrême ouest de la chaîne pyrénéo-cantabrique.

Mais si envoûtante, si magique que puisse être la beauté des œuvres magdaléniennes, rien dans ces années-là ne peut épancher une des suprêmes soifs du chasseur au crayon : croquer l'aire du Gypaète barbu.

### Tribulation ossaloise avec un ancien braconnier - " *La noix la plus dure à casser* " <sup>29</sup> - L'ancre du Gypaète reste secrète

1953, l'année où Henri Navarre avec le *Peterson* en poche identifie le Gypaète en Haut-Béarn, toutefois sans connaître son nid, Robert Hainard dans les derniers jours du mois de mai file en Ossau avec un « *ami braconnier converti à la photo* ». Ce dernier a eu vent, par une « *éminence de la chasse française*<sup>30</sup> », d'une paroi où se trouveraient deux aires de l'insaisissable rapace.

L'ami c'est René-Pierre Bille<sup>31</sup>, photographe, cinéaste animalier valaisan, un « *imagier de race, un prêtre du culte cosmique* » dira Hainard et qui m'avoue : « *Oui, c'est probablement moi le braconnier converti à la photographie dont parle R. Hainard [...] je ne vois qui cela pourrait être d'autre, car la photographie à l'époque a commencé à jouer un très grand rôle dans mon existence après la braconnerie qui assurait en grande partie durant ces années-là ma survie et m'a permis d'apprendre beaucoup de choses sur la vie animale en montagne !* ». Les deux hommes chargés pour quinze jours sont guidés par un bûcheron du nom de Pierre Haure, originaire d'Eaux-Bonnes. Le temps vire au très mauvais. René-Pierre Bille rincé jusqu'aux os quitte dare-dare la combe détrempée sans avoir pris un seul cliché. De la « *race de ces chercheurs d'absolu infusés dans la solitude des hivers montagnards, entre le ciel, la neige et deux bandes de sapins noirs* »<sup>32</sup> Hainard, lui, ne bouge pas : « *Le temps est exécrationnel, mais je ne m'en irai pas sans savoir ce qui en est.* » Bille de m'écrire presque cinquante ans après : « *Hainard, beaucoup plus*

<sup>28</sup> Le magdalénien, de 18 000 à 10 000 BP, marque l'apogée du paléolithique supérieur en Europe occidentale.

<sup>29</sup> Robert Hainard se qualifiait ainsi ; voir la biographie, p. 36. Op. cit.

<sup>30</sup> Peut-être s'agissait-il du président de l'Association des chasseurs de montagne (A.C.M.), Maître Chavane, ou de son vice-président, M. Champetier de Ribes ou encore de l'un de ses membres influents, Maître Gilbert, avocat au Conseil d'Etat et à la Cour de Cassation. Accompagnés, ils chassaient beaucoup l'Isard en Haut-Ossau et étaient connus des naturalistes, les frères Terrasse en particulier. Pour l'histoire, l'A.C.M. a inauguré en 1958 l'indemnisation des dégâts d'ours dans le but d'éviter leur destruction par les bergers ; voir Claude Berduco : « Les rôles de l'Office National de la Chasse et des organisations cynégétiques en faveur de la protection de l'ours brun ». *Bulletin mensuel O.N.C.*, n° 142, janvier 1990.

<sup>31</sup> Voir la biographie, p.81. Op. cit. Les livres de R.P. Bille sont édités chez Slatkine, Denoël et Calligramme et son autobiographie *Des animaux pleins les yeux* aux Editions Ketty et Alexandre.

<sup>32</sup> *Le monde plein*. Editions Melchior, p. 23



*patient que moi demeura sur place sous la pluie presque continuelle pendant plus d'une semaine.»* Robert Hainard ou une noix vraiment très dure à casser...

Une éclaircie un peu plus longue que les autres apportera la réponse : le tuyau de son éminence est crevé ; la paroi n'abrite aucune aire. A la descente, bête comme deux mules (la charge de Bille et la sienne), mais toujours aux aguêts, Hainard remarque une source sous de grands arbres, « *un paysage idyllique sorti d'une estampe du XVIIIème siècle* ». Un isard, quelques niverolles, un Vautour fauve, un beau croquis du Pic Peyreget et de la Pointe d'Aragon daté du 4 juin, cette estampe décrochée de la matière vivante et une bonne tendinite du tendon d'Achille remplissent l'escarcelle du naturaliste et du peintre. En 1969, il relatera dans *Chasse au crayon* cette tribulation si hainardienne par la solitude mêlée d'obstination qui s'en dégage.

Quant au nid du Gypaète, même s'ils n'étaient pas très loin du but, il faudra attendre encore.

### Exploration du cirque de Lescun - Neiges d'avril à Ansabe - Le Pic leuconote tambourine encore<sup>33</sup>

Trois ans après l'expédition ossaloise, Robert Hainard s'est mis en tête de découvrir la vallée sœur, l'Aspe. Comme à Luchon, au début de l'automne 1952, il fait équipe avec Jacques Burnier. Le 16 avril 1956, les deux amis descendent à la gare de Pau. A peine arrivés, leurs sens en alerte, le chant d'un Pouillot véloce attire l'attention par son parler local. La ville ne les retiendra pas. Pyrénées toutes par le « Canfranc » ! Jusqu'au 30 avril, ils exploreront le cirque de Lescun, se ravitailleront au village, se toiletteront dans les torrents et dormiront dehors ou dans les cabanes des bergers. Malgré un temps peu propice - onze jours de pluie, de brouillard et de neige pour trois jours et demi de beau - Hainard et Burnier ne cessent de « rôder » dans la montagne lescunoise. Quand il évoque ces moments-là, Jacques Burnier ignore tous les verbes sauf rôder ou explorer. Car c'est bien cela, ils ne randonnent pas, n'ont ni carte « Top 25 » ni topo-guide et ne trouvent aucun balisage. Les deux hommes sont seuls et ne croisent sur leur chemin que des paysans et des forestiers. Et Jacques Burnier note scrupuleusement leurs découvertes. Le 18 avril, par exemple : un Gypaète et quelques vautours fauves, 300 chocards et une vingtaine de craves par couple. Ce jour-là, ils se régalaient de cresson des marais et se disent que l'Ours l'aime peut-être aussi. Il faut alors imaginer ces deux hommes des bois embusqués plusieurs nuits derrière un muret pour tenter de voir la grande bête velue. En vain. Point d'Ours... mais un Campagnol des neiges ! Le rongeur s'était réfugié dans une cabane et pillait allègrement des pommes dans leurs sacs, obligeant même Robert Hainard à l'attraper pour le relâcher plus loin.

Lamary et Ansabe sont parcourus de long en large. Seront vus pêle-mêle le Vautour percnoptère, le Grand Tétrás, le Cincle plongeur, le Grimpereau des bois, le Tichodrome échelette, le Merle à plastron, l'Isard, l'Euprocte, la Salamandre fastueuse, aux dessins jaunes du dos si surprenant pour eux<sup>34</sup> et les éternelles traces des renards et blaireaux.

La neige s'installe avec le brouillard. Ansabe : un Faucon pèlerin, des accenteurs alpins. Les 23 et 24 : une Cigogne blanche stationne clouée au sol par le temps, les

<sup>33</sup> C'est ainsi que le Pic à dos blanc était nommé à l'époque. J'ai bien sûr conservé cette appellation toujours employée par Jacques Burnier.

<sup>34</sup> La Salamandre tachetée présente en effet de nombreuses sous-espèces aux dessins forts différents. Celle qui habite l'ouest des Pyrénées, *Salamandra salamandra fastuosa*, montre deux lignes continues jaunes sur le dos.



Robert Hainard en pleine chasse au crayon, vu par l'aquarelliste François Carrafanq, Lavis, 2001

hirondelles de cheminée migrent en masse à Lamary. Le 25, à Bacarisse, très longue observation d'une Crécerelle qui tente de capturer des mésanges huppées !, des bécasses sont levées. Le Gypaète est revu plusieurs fois. Le 28 enfin, dans une hêtraie-sapinière à 1300 mètres, c'est le couronnement offert par un Pic leuconote tambourinant bien en vue sur un sapin mort puis se nourrissant sur des troncs couchés. C'est une vraie surprise pour les Suisses qui croyaient l'espèce disparue des Pyrénées depuis cinquante ans<sup>35</sup>. A leur retour, ils écriront une note pour la revue *Alauda* à laquelle Hainard ajoutera un croquis du pic « réapparu »<sup>36</sup>.

Le couronnement, c'est Burnier qui parle, ne viendra véritablement que quelques années plus tard lorsque le grand seigneur des forêts acceptera de se montrer. Puis le Gypaète sera approché en son royaume de roches, d'os et de laines.

<sup>35</sup> En fait l'oiseau avait été retrouvé par Danis en 1936 ; voir Jean-Louis Grangé : « Le Pic à dos blanc *Dendrocopos leucotos lilfordi* dans les Pyrénées françaises ». *Ornithos*, n° 1, 2001.

<sup>36</sup> Robert Hainard et Jacques Burnier : « Le Pic leuconote dans les Pyrénées (*Dendrocopos leucotos*) ». *Alauda*, vol. XXVI, n° 1, 1958.



## Ils rôdèrent autour du Billare - Et le seigneur apparut - L'œil noir de la Mordorée - « Au café, on parle d'ours... »

LE PARADIS DES GRANDES CHASSES PYRENEENNES DE ROBERT HAINARD S. CARBONNAUX

Lescun, encore Lescun. Le cirque a plu à Robert Hainard qui revient au mois de mai 1959 avec sa femme, son fils Pierre et Jacques Burnier. Pierre ne restera que cinq jours et rejoindra Toulouse où il étudie sous la direction des professeurs Gausson et Rey<sup>37</sup>. Après dix huit heures et 1030 kilomètres de chemin de fer via Toulouse tous descendent du « Canfranc » à la gare de Lescun / Cette-Eygun au début de l'après midi du 5 mai. Le sait-il Eric Pétetin que Robert Hainard a foulé le quai de cette gare, devenue deux décennies après « La Goutte d'Eau » ...

Haut dans le ciel plane un Aigle botté. On se régale d'excellentes fraises des bois avant que les sacs ne soient pris à mi-pente par une providentielle 2 CV. Un Vautour au loin, un Milan noir, des grassettes « à fleurs immenses » et une couleuvre vipérine écrasée mènent les marcheurs au bourg à 16h50. Que faudrait-il pour que le temps ne s'écoule pas aussi vite aujourd'hui ? Probablement réinventer la lenteur de ces naturalistes, si peu équipés, jamais pressés.

Au village, les commissions sont faites chez Hourcadette et Carrafancq. Burnier écrit : « [...] bétail (blondes des Pyrénées et noires et blanches) partout, porcs, chevaux, chiens bergers des Pyrénées, paysans aux champs. Achetons 6 oeufs pour 70 francs [...] ». Pour le soir, Burnier toujours : « Vallon de Landrosque (il écrit Landro) : R. (c'est bien sûr Robert Hainard) voit une trace de blaireau. A l'arrivée, à 19h40, posons les sacs sur un tertre et... R. voit une bête, un chevreuil ? non (il a pris ses jumelles) : un Ours !!! qui descend d'un bon pas une pente raide couverte de bruyères, de calunes et d'ajoncs, après être sorti de la forêt de sapins, et disparaît à droite d'un hêtre au feuillage vert pâle, derrière un saule. Germaine et moi ne le voyons pas, cela a été trop rapide et R. n'a pas eu le temps d'indiquer avec précision cette pente, au fond du val, à 500 m. de nous.

Musicienne et rouge-gorge chantent, c'est une belle soirée assez claire ; le torrent coule à nos côtés avec fracas. Une étoile s'allume.

Quand le seigneur des Pyrénées apparut à Robert Hainard. «A l'arrivée, à 19h40, posons les sacs sur un tertre et... Robert voit une bête, un chevreuil ? non (il a pris ses jumelles) : un Ours !!! qui descend d'un bon pas une pente raide couverte de bruyères, de calunes et d'ajoncs [...] ». Notes extraites des carnets de Jacques Burnier, en ce 5 mai 1959.

Vallon de Landrosque - R. voit 1 trace de blaireau.  
A l'arrivée, à 19h40, posons les sacs sur un tertre et... R. voit une bête, un chevreuil ? non (il a pris ses jumelles)  
- Mai 1959 -  
un Ours !!! qui descend d'un bon pas une pente raide couverte de bruyères, de calunes et d'ajoncs, après être sorti de la forêt de sapins, et disparaît à droite d'un hêtre au feuillage vert pâle, derrière un saule. Germaine et moi ne le voyons pas, cela a été trop rapide et R. n'a pas eu le temps d'indiquer avec précision cette pente, au fond du val, à 500 m. de nous.  
Musicienne et rouge-gorge chantent, c'est une belle soirée assez claire ; le torrent coule à nos côtés avec fracas. Une étoile s'allume.  
Retour au camp, nécessité de...  
L'œil noir de la Mordorée, c'est...  
L'œil noir de la Mordorée, c'est...

<sup>37</sup> Ces deux hommes ont été les principaux organisateurs du premier voyage de Robert Hainard en 1949. Paul Rey recevra d'ailleurs à dîner les Hainard et Jacques Burnier sur le chemin de l'aller à Toulouse.



*Après avoir longuement surveillé le fond du vallon et les deux cabanes effondrées, nous filons au crépuscule, trouvons de nombreuses bouses largement éventrées (par l'Ours ?) et remontons le torrent (que nous traversons 2 fois), le long du sentier, dans le bois de hêtres d'un vert tendre. Rien !*

*Retour au camp, dressons la tente mais dormons dehors. Une hulotte chante pendant la nuit.»*

Et le seigneur des Pyrénées apparut donc à Robert Hainard un soir du mois de mai 1959 au fond du val de Landrosque, à plus de 1000 kilomètres de chez lui. Mais quel dommage que sa majesté l'Ours ne lui ait pas donné le temps nécessaire de se muer lui-même un instant en bête sauvage, par la magie musculaire, puis de décocher son crayon pour le croquer ! La vision n'aura duré que quelques secondes à peine et ne se reproduira plus.

Comme à leur habitude, c'était le cas en 1956, Hainard et Burnier établissent un camp et fouillent à fond les alentours. Ce mois de mai ils rôdent autour du Billare. Les bois de Landrosque et de Larrangus, la montagne de Lhurs, le plateau de Sanchèze, Anaye et Marmitou sont leurs jardins. Le Dec de Lhurs, la Table des Trois Rois, le Pic d'Anie et le Billare leurs altiers voisins. La moisson naturaliste, malgré une météo capricieuse, est une nouvelle fois excellente : gypaètes, aigles royaux - l'un est poursuivi par cinq craves - Aigle botté, Grand Tétrás vu trois fois, cris de Lagopède sur l'arête nord du lac de Lhurs, Tichodrome, Cincle et la grande famille des passereaux musiciens tels le Merle de roche dessiné à Sanchèze et Lhurs, l'Accenteur alpin, le Venturon montagnard et même le Pouillot de Bonelli peu commun ici. Parmi tous ces chanteurs le Pinson des arbres les étonne par la note finale de son chant inconnue de leurs oreilles. Les oreilles justement. Celles de Burnier - l'acoustique quand Hainard était oculaire - sont orphelines ce printemps du chant du Tétrás lyre et des cris des marmottes. Ce « *silence des Pyrénées* » marque beaucoup Burnier tant ces deux animaux éveillent les Alpes à la belle saison. Et il faut bien saisir la raison profonde de cette remarque quand on sait le degré d'imprégnation et d'enracinement valaisan de cet homme : plus de 77 ans d'exploration naturaliste depuis l'âge de dix ans !

L'ours s'il ne s'est plus montré a laissé sa trace et des crottes à Sanchèze, où il a mangé non une brebis mais des végétaux : « *deux crottes d'Ours, l'une énorme, l'autre plus petite, contenant beaucoup de tiges herbeuses et de petits bulbes.* » Un second, d'après les mesures relevées par Burnier, a fouiné à Landrosque dans un marais forestier couvert de populages.

Le 13 sera un jour de chance. En fin de journée Hainard et Burnier descendent de la montagne de Lhurs. Les deux hommes dévalent la pente de leurs souliers cloutés. Un sapin parmi tant d'autres les sépare dans leur course. Hainard est à deux mètres de l'arbre et Burnier plus proche... lève une Bécasse qui se faufile entre eux deux. Quatre œufs clairs reposent au pied du sapin. La réaction d'Hainard est évidente : « *Je vais le dessiner.* » De retour une heure après avec Germaine ils installent une tente abri à trois mètres du nid. La Bécasse n'est pas revenue. Nuit dehors. Burnier : « *à 7h45, la Bécasse couve. Le soleil atteint déjà le sol de la forêt. De dessous les ronces et myrtilliers, un énorme œil noir avec un reflet clair du ciel nous observe immobile. Le bec est invisible derrière les plantes. Les barres noires de la tête et l'aile brune chinée posée sur le bord du nid se voient très bien.* »

Enfin, une « *belle vipère* » de 35 cm, une coronelle écrasée de 48 cm et demi ramenée par Germaine, un petit crapaud gris récolté par Hainard sur la neige de Lhurs à 2000 mètres et l'odeur du goupil, « *Ça sent très fort le renard* » un jour sous le Billare, complètent ce tableau naturaliste pour le moins détonnant. Car dans la montagne ou au village on se préoccupe plutôt des foins, des troupeaux, de la chasse ou des nuisibles. Le 7, ils ont rencontré le garde forestier Henri Bédécarrax, très connu à Lescun. Questionné sur l'état de la faune, le grand coureur des bois parle beaucoup. Burnier note inlassablement.



« L'Ours : oui, il l'a vu 5 à 6 fois dans sa vie dont une mère et deux oursons. En 1958, une ourse a été abattue à Lescun au cours d'une battue autorisée par le préfet car elle avait tué 20 brebis. » Mais Bédécarrax ne dit pas tout. Il faut lire *L'Eclair des Pyrénées* du 1er juillet 1958 <sup>38</sup>. Près de cent chasseurs sont présents. Un dénommé Joseph Soret, jardinier à Bedous, tire la bête à 40 mètres alors qu'il est posté au Puntal de Landrosque. C'est l'effervescence même si « M. le garde Bédécarrax confirme que d'autres bêtes nuisibles ont été levées mais hors de portée des fusils. » L'ourse bénéficiera de tous les honneurs dus à son rang : photographie devant l'hôtel du Pic d'Anie et « battue des enfants » où un gamin tient en joue le fauve affalé avec la carabine à fléchettes de François Carrafancq - je n'invente rien - qui effrayé par cette grosse masse morte devant chez lui, il a deux ans et demi, s'est réfugié à l'intérieur. Les fusils et la carabine à fléchettes remisés, la bête emportée en bas sera naturalisée. Dix mois plus tard Hainard et Burnier ne verront pas l'ourse malheureuse de Landrosque. Elle trône quelque part exposée dans un village de la région...

« Le Renard et le Blaireau : "C'est pas de la faune" » jette immédiatement Bédécarrax. Quel abîme entre ces hommes ! Les uns vouent un culte aux bêtes sauvages quand l'autre range bien des prédateurs dans la liste noire des nuisibles. Mais quelle proximité aussi ! La discussion continue.

« L'Isard : le garde en a vu jusqu'à 60 lors du rut à Lhurs.

La Martre : oui, un piégeur les prend.

Le Grand-Duc : Il y en a.

L'Aigle et le Vautour : ils se voient mais ne nichent pas ici.

Le Gypaète <sup>39</sup> : Il y en a. Il a été tué il y a quelques années par un chasseur de palombes. »

Et bien-sûr « au café, on parle d'ours » car une brebis a été tuée au-dessus du village. « Ils veulent garder les ours pour l'ornement de nos montagnes. Elles seraient aussi belles sans » dit l'un. Un autre : « Ils veulent nous en mettre pour se reproduire. Ça va attirer des milliers de touristes de Lyon et Paris. » Rien n'aurait-il alors changé sous le soleil des Pyrénées ? Un peu tout de même car Lescun comptait encore 380 âmes en 1959 et l'ours se fait maintenant très rare dans les parages. Même musique dans la maison du paysan qui leur vend des œufs, du lait et du lard : « Sale bétail ! » ; c'est l'ours bien évidemment. Longtemps berger à Escoueste, il a tué un ours au début des années 20. L'animal est allé mourir dans le torrent d'Ansabère.

Les Suisses quittent le campement de Landrosque le 16 mai 1959. Robert Hainard grapille les derniers moments à observer, dans le coin de la Bécasse, une poule de Grand Coq qui caquetant au sol doit exciter tous les mâles de la place. Là, j'imagine bien Robert Hainard, délicat, comme le représente François Carrafancq, avec ses jumelles pointées sur la poule, croquer la partie amoureuse qui se joue dans la hêtraie sapinière.

Sur le chemin du village, brève discussion avec deux paysans : « Si vous aviez passé la frontière, les douaniers vous auraient mis en prison pour 10 ou 15 jours. » Hainard dans une geôle franquiste, surtout privé de Tétràs, de Merle de roche, de Blaireau et de Gypaète, quelle histoire ! Il aurait fait entendre sa voix le paléolithique. On en parlerait encore dans les cafés à Lescun !

<sup>38</sup> Voir René Arripe : *Les dernières chasses à l'ours dans les Basses-Pyrénées*, nov.98

<sup>39</sup> Cet oiseau est peu connu à l'époque hormis de quelques bergers ou gardes. Jean Eygun-Accoumeigt rapporte ainsi que beaucoup le confondaient avec l'Aigle royal. Lui, comme Henri Navarre, a vu et identifié son premier gypaète au milieu des années 50. Comm. pers.

Dernière nouvelle locale : une chèvre a été tuée dans la nuit du 14 au 15 et dans les foyers on peste contre l'ours. La bête sans âge hante décidément pour son malheur une montagne bien trop pastorale...

On devinera que ce deuxième séjour à Lescun a renforcé Robert Hainard dans sa méfiance des paysans « gardiens de la nature ». Plus tard, entre 1973 et 1980, il nourrira par voie de correspondance, sur ce sujet parmi d'autres, une dispute avec Bernard Charbonneau<sup>40</sup>. La hauteur de vue des deux hommes et la profondeur de leur pensée rendent cette querelle fondamentale.

Robert Hainard écrira entre autres à Bernard Charbonneau ; ici le 14 novembre 1973 : « *Vous êtes terriblement latin, chrétien, français, méridional, cartésien. Pour vous, au fond, la nature n'existe pas, au sens où les existentialistes prétendent que l'homme seul existe. D'où votre sentiment que la nature ne peut être animée que par une activité humaine, paysannerie, chasse ou pêche.* »

Le 26 novembre 1980 : « *Si je me permets d'être aussi peu nuancé à votre égard que vous l'êtes au mien, je vous avouerais que votre environnement de la poule au pot et de la pêche à la ligne me paraît un peu fade et que je préfère aux forêts bien jardinées la forêt vierge où l'arbre géant meurt de sa propre mort (et qui n'est nullement un chaos) et où rôde l'Ours.* » Bernard Charbonneau n'avait en effet pas ménagé Robert Hainard; ici dans le *Feu vert* (1980) : « *Robert Hainard est logique sinon raisonnable quand il propose de rendre les campagnes à la nature sauvage où seuls les naturalistes iraient de temps à autres faire une incursion, tandis que le gros de la population serait repliée dans des sortes de capsules urbaines [...]. On peut imaginer les névroses qu'entreprendrait cette rupture avec la terre opérée en son nom ; d'ailleurs, elles prospèrent dans nos monades urbaines. Au fond le naturiste intégral n'a qu'une solution à proposer à l'homme : la réserve naturelle étendue à l'ensemble de la planète. Et pour finir le départ pour Saturne ou le suicide du dernier élément perturbateur : le directeur de ce Muséum.* »

Il avait également écrit ceci à Robert Hainard au mois de décembre 1973 : « *Si l'on veut la nature intacte, c'est l'homme qu'il faut tenir à l'écart, puisqu'en même temps que nature il est surnature. Et c'est lui qui le fera, de façon plus ou moins artificielle. La nature - qui ne réduit pas d'ailleurs à la terre - m'offre un modèle grandiose auquel pour une part de moi-même je suis étranger : elle vit de la mort et je ne peux accepter cette loi quand je pense aux personnes que j'aime. C'est peut-être une absurdité mais je n'y peux rien : c'est ma nature. Il me faut donc intervenir pour l'humaniser sans la détruire [...]* ». De la perception de la nature à la mort, il n'y a bien sûr qu'un pas qui vaudra à Bernard Charbonneau de s'entendre rétorquer par Robert Hainard un cinglant : « *Vous n'acceptez pas la mort.* » Une précision amusante - Hainard l'a-t-il su ? - Charbonneau a passé de longs moments dans le cirque de Lescun (vallon paysan de Lhers, territoire de la commune d'Accous). Mais à Lescun, si on sait qu'Hainard et Burnier battaient les bois, je me représente Charbonneau rester « côté campagne », sur le versant jardiné de Lescun que j'aime aussi parce qu'il est le pendant de sa sauvagerie. Rien n'est jamais simple...

Le 16 mai 1959 donc, le couple Hainard et leur ami Burnier s'en vont aussi discrètement qu'ils étaient arrivés.

<sup>40</sup> B. Charbonneau (1910-1996), «non-conformiste des années trente», ami de Jacques Ellul, est un des penseurs les plus féconds de l'écologie. Ses livres sont disponibles aux éditions Sang de la Terre, Economica, Denoël, Opales... Un précieux ouvrage collectif présente son parcours ; Sous la direction de Jacques Prades : *Bernard Charbonneau : une vie entière à dénoncer la grande imposture*. Erès, 1997. Pour la correspondance avec R. Hainard; voir la biographie pp. 202-203 Op.cit. et « Le vert dans la rose ce n'est pas l'écologie ! » in *Le Saint-Hubert*, n° 19, juillet - août 1998, pp. 55-59.



Admission d'un « pillard » dans l'équipe Boudoint-Terrasse - Gertrude, femelle borgne - La botanique selon Germaine Hainard-Roten

Pour deux séjours pascals, en 1961 et 1962, Robert Hainard revient en vallée d'Ossau<sup>41</sup>. Cette fois-ci l'affaire est sérieuse. De jeunes ornithologues ont découvert une aire de gypaètes. Gilles Berthet, le premier s'est lancé en 1952 à la recherche de l'oiseau. Puis viendront en 1955 Yves Boudoint, éleveur de vaches à Marmande, et Michel et Jean-François Terrasse, jeunes pharmaciens au parcours célèbre. Boudoint ira même jusqu'à louer un petit avion pour scruter les parois abruptes et glacées. Mais il cherche trop haut trompé en cela par tous les ouvrages qui décrivent des « himalayas » inaccessibles. Après bien des efforts, trois couples sont localisés en 1959 et une aire est enfin découverte l'année suivante. Quelle riche décennie depuis les années basques des deux frères Terrasse ! Et quoi de plus naturel d'inviter Robert Hainard dont les longues marches cévenoles d'avril 1932 avec Olivier Meylan, à la recherche d'improbables vautours fauves, inspirèrent ces ornithologues intrépides<sup>42</sup>. Le Suisse, très féodal et modeste, se sent adoubé par ces jeunes naturalistes qui acceptent de « partager le butin » avec lui. Il va même jusqu'à donner l'impression de piller le travail des autres. Mais quel genial pillard il fait ! On en voudrait plus des êtres de son espèce capables de tailler dans le diamant brut des bijoux étincelants.

A la pâque 1961, Robert Hainard vient avec sa femme, Jacques Burnier et ses deux fils jumeaux, Eric et François. Aux côtés des Terrasse et d'Yves Boudoint, ils trouvent là Bernard Touillaud, étudiant dentiste, Dominique Méninger, instituteur, sa sœur Frédérique, actrice dramatique<sup>43</sup>, et François Merlet qui habitait encore Nanterre (Hauts-de-Seine). Hubert Kowalski les rejoindra même un moment.

Une grange du Port d'Aste (1030m), au sud de la Pène de Béon, sera leur camp de base. Elle appartient à un paysan du village, André Filhine. Saisi par l'appareil de François Burnier, on le voit juché sur son bel âne noir des Pyrénées, une petite hache à la main et le béret bien vissé sur la tête. Toute une époque ! Les lieux sont rustiques : un âtre, de la paille pour dormir...

et des chauves-souris précise Burnier.

L'âne indigène et quelques vaches béarnaises peuplent ce quartier pastoral où les cailles abondaient en saison me disent Jean-François Terrasse et André Filhine. La montée a lieu le 26 mars, en plein soleil,



Sur les hauts de Landrosque - bois de l'Ours, de la Mordorée et des populages aujourd'hui recouverts de pistes, sacrifié sur l'autel de la production forestière - Robert Hainard et le Dec de l'Ours (Lescun) au mois de mai 1959. *Lavis imaginaire de François Carrafanq, 2001*

<sup>41</sup> Voir *Chasse au crayon*, p. 100 et s. Op. cit.

<sup>42</sup> Voir la biographie, p. 190. Op. cit.

<sup>43</sup> Elle jouera le rôle de la mère de l'héroïne dans « L'Amant ».



après une nuit dans le vallon du Soussouéou. Le ravitaillement assuré dans la vallée et remonté à dos d'homme conduit à de bien drôles de rencontres. Un soir, c'est Jacques Burnier qui gravit la pente au clair de lune. Voûté sous son sac à dos rempli de provisions, il effraie des vaches béarnaises au bord du chemin puis croise un montagnard : « *Vous avez risqué gros car elles vous ont pris pour un ours !* » Gasconnade ou avertissement sincère du tempérament batailleur des vaches aux cornes de lyre ? N'importe, Burnier en sourit toujours autant comme il me dit avec la même malice que les Terrasse s'interpellaient par cris. Ainsi, Michel à son frère : « *Lève-toi !* » et Jean-François, moins matinal : « *T'es fou, il vole pas un piaf à cette heure !* » Un argument imparable pour ces découvreurs de grands rapaces gourmands d'ascendances thermiques...

Pendant ce séjour nos curieux naturalistes d'Aste forment de petits groupes. Les Hainard et Burnier prospectent surtout les alentours jusqu'au col de Jaut et la forêt de Castet. Les rapaces sont nombreux : le Gypaète (le premier pour les fils Burnier), les Vautours fauve et Percnoptère, les deux milans, l'Autour, la Bondrée (une précoce le 27 mars) et même un Balbuzard en migration le 30. Non loin de la grange un Hibou moyen-duc chante. Le Tichodrome est repéré dans le massif du Jaut et Hainard lève une poule de Grand Tétrás dans la forêt de Castet. Heureuse époque où le majestueux gallinacé vivait dans toutes les sylves pyrénéennes avant que la modernité n'en fasse un anachronisme de plus<sup>44</sup>... Les batraciens ne sont pas en reste puisque Eric Burnier relève bien sûr la présence des alytes, tritons palmés, crapauds communs et salamandres fastueuses mais déniche également un pélodyte ponctué tout près de la grange. Des traces identifiées par Hainard signent la présence du Chat forestier dans les environs.

La journée du 31 mars restera dans les mémoires comme celle d'un long affût de Robert Hainard dans la colonie « redécouverte » des vautours fauves de la Pène de Béon. Il lui a été indiqué un site d'accès très facile où couve une femelle borgne, baptisée Gertrude par les Terrasse. L'oiseau se laisse approcher, dessiner et photographier sans difficulté. De cette longue étude Robert Hainard en tirera une gravure et accrochera jusqu'à aujourd'hui son nom au nid de Gertrude<sup>45</sup>. Jacques Burnier se souvient d'Yves Boudoint, un homme « *très original* », qui, lui, voudra filmer la colonie. En vain car son deltaplane aux allures de vautour et muni d'une caméra se cassera vite le nez. Racontez-vous cela à la Falaise aux vautours ?

Le vent du sud s'est enfin levé et a chassé la pluie. Les 4 et 5 avril seront ainsi dédiés à l'affût devant l'aire des gypaètes. Le 4, Hainard et Burnier vont se cacher au petit matin. Mais le site n'est guère propice à l'observation. On ne voit le rapace qu'au dernier moment avant son entrée dans la profonde faille, si bien qu'en bas, dès l'arrivée de l'oiseau, un coup de klaxon est donné de la 2 CV des Terrasse afin de prévenir ceux d'en haut. « *Quelques ficelles tendues entre le genévrier et des bouts de bois fichés dans les fissures du roc, auxquelles sont accrochés de vieux sacs, voilà notre abri. Devant nous, le grand surplomb, puis la paroi verticale, lavée de coulées bleues et ocre, coupée de fissures, d'anfractuosités où s'accrochent quelques buis, rosiers ou sables.* » En bas, un Tichodrome se laisse apercevoir de nouveau et la Bécasse croûte à la nuit. Le lendemain, Hainard et Jean-François Terrasse vont tous deux à l'aire pendant que les Burnier et Germaine partent à la découverte

<sup>44</sup> Jean-François Terrasse l'a vu à la même époque dans la forêt de Béon. Comm. pers.

<sup>45</sup> Sans doute à l'initiative des promoteurs de la création de la réserve naturelle, le nid gravé par Robert Hainard (Vautour fauve et poussin, 40x50, n° 342) et a porté ses initiales « R.H. » . De nos jours, le bout de falaise qui abrite plusieurs nids a conservé ce nom prestigieux. On sait moins que les vautours bagués et issus de ces aires sont tous appelés « Bob ». Didier Peyrusqué, comm. pers. Combien de « Bob » volent-ils dans le ciel pyrénéen ?

du val de Lourdios et du bas de la forêt d'Issaux où deux autres gypaètes (un adulte et un immature tout brun) seront vus. Ce jour du 5 avril le couple de gypaètes ossalois joue dans le grand vent d'Espagne, « [...] devant les nuages blancs, les neiges miroitantes crevées de rochers tout pâles dans le bleu de l'air. » Hainard profite des longues attentes pour s'imprégner totalement de l'atmosphère des lieux. Ici le manège des hirondelles de rochers : « Quelques trilles secs, un cri de chat en colère ou parfois un son tendre et musical. On entend claquer leur bec sur un insecte. » Les jours suivants Hainard retournera à l'affût de longues heures, notamment avec François Merlet qui s'installera plus tard en Aspe et à Montory (Soule)<sup>46</sup>.



Un couple de Gypaètes domine le Pic du Midi d'Ossau. « Sa vaste queue ovale, ses ailes pointues jouent avec souplesse dans le grand vent d'Espagne qui en un instant, emporte l'oiseau géant très haut, vers l'autre gypaète qu'il a sans doute aperçu du fond de son antre. Ils volent de conserve, devant les nuages blancs, les neiges miroitantes crevées de rochers tout pâles dans le bleu de l'air. »  
Chasse au crayon - Dessin de Robert Hainard du 5 avril 1961.

Avant le départ des Burnier, la réserve de chasse du Pic du Midi d'Ossau, un embryon du futur parc national, est visitée. Sans les gardes - chasse Pierre Fourcade et Jean Sangla, précieux connaisseurs du milieu, absents ce 6 avril à Gabas<sup>47</sup>. Du lac de Bioux-Artigues ils marchent en direction de la cabane de Chérue. Autour de l'Ossau, les isards sont assez nombreux (Hainard reviendra sur les lieux le 9 et les dessinera<sup>48</sup>) et la poule du Grand Coq fréquente les abords du sentier. Derrière le Pic Lavigne (2018m) une longue trace prise pour celle d'un homme se révèle être celle d'un ours. Le jeune François Burnier photographie l'empreinte griffue dans la neige avant qu'un autre passage, plus frais, ne soit trouvé dans la forêt.

Laruns. Le chant du Torcol sonne le départ des Burnier qui rejoignent Pau par le train et laissent les Hainard pour quelques jours encore.

Pâques 1962. Retour de Robert Hainard, de sa femme et de leur fille Marie Pflug-Hainard. Seul Michel Terrasse est présent car Jean-François a été appelé sous des cieux bien moins cléments. Avec eux, le couple Géroutet pour sa première visite

dans les Pyrénées, les photographes et cinéastes animaliers flamands, Willy Suetens et Paul Van Groenendael. Burnier, lui, est en Angleterre et ses carnets manquent beaucoup pour ce séjour. Marie Pflug-Hainard garde des souvenirs émus de ces Pyrénées sauvages et de la fruste grange de Monsieur Filhine. Le dépôt et la reprise des clés à la boucherie Lahouratate de Louvie-Soubiron donnaient, se rappelle-t-elle, l'occasion d'acheter des andouillettes dont tous se régalaient là-haut sur l'âtre. Parmi eux, une femme très discrète. C'est Germaine bien sûr. Que faisait-elle au cours de tous ces voyages ? « *Elément végétal* » du couple, Germaine Hainard-Roten peint et herborise. Ses aquarelles de paysages pyrénéens et de plantes sont toutefois restées inconnues à ce jour tant elle était modeste<sup>49</sup>. Sa pratique de la botanique et sa forte personnalité ont par contre laissé un peu plus de traces. Un an avant, en 1961, elle avait

<sup>46</sup> *L'ours seigneur des Pyrénées* de F. Merlet (1988) comporte deux photos de cette époque, dont l'une avec J.-F. Terrasse, p. 10 et p. 78.

<sup>47</sup> Robert Hainard a rencontré Pierre Fourcade un peu plus tard. Il le cite dans ses *Mammifères sauvages* à propos d'un lynx tué au Lurien (Ossau) vers 1957 ; voir p. 324. En 1959, c'est Jean Sangla qui a remplacé P. Fourcade à la réserve. Les deux étaient en relation avec les naturalistes, les frères Terrasse en particulier.

<sup>48</sup> Voir les deux croquis, figures 27 et 28, des *Mammifères sauvages*.

<sup>49</sup> Ces aquarelles, apparemment jamais reproduites, sont visibles à l'atelier Robert Hainard à Bernex.

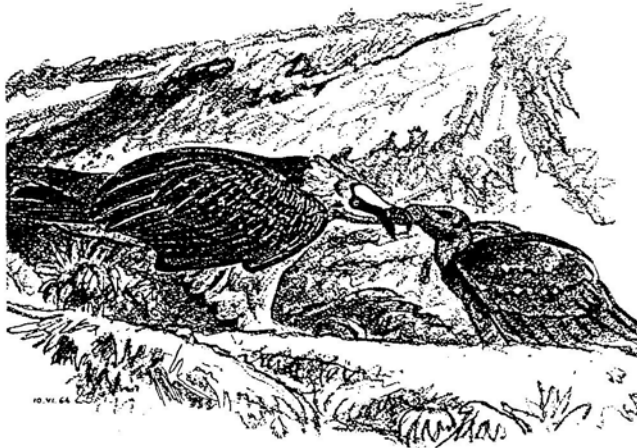
marqué tous ses compagnons par sa « *ténacité incroyable* » et son « *incorrigible optimisme* » pour emprunter les mots d'Eric Burnier. Sa cheville foulée, Germaine avait dû redescendre en marchant à quatre pattes sur environ 1500 mètres de dénivelé, soit une journée entière de marche au lieu de deux heures ! Mieux, arrivée en bas, pas du tout fâchée, elle s'extasie devant son mari : « *Tu ne peux pas savoir comme c'était si beau de voir les fleurs de si près*<sup>50</sup> ! » Les plantes, Germaine en ramenait aussi pour la soupe du soir se souvient Yves Boudoint. Burnier enfin : « *C'était une vraie campagnarde, jamais à se plaindre.* » Une femme solide comme du « *granit valaisan*<sup>51</sup> » ne pouvait que partager la vie de « *la noix la plus dure à casser* ».

On le devine, Hainard est retourné à l'aire des gypaètes. La cache est à cent mètres. « *Elle était sur une bosse relative, c'est-à-dire un léger renflement de la pente au haut de la paroi, ce qui faisait sur sa face supérieure (subtilement indiquée) l'inclinaison un peu moins forte. On y accédait tout simplement en marchant sur le gazon, mais d'une marche un peu inquiétante, car la pente, de plus en plus raide et à la limite de l'adhérence, s'incurve pour disparaître dans le précipice. Cette année-là, le mauvais temps et le brouillard ont beaucoup gêné l'observation et la photographie*<sup>52</sup> . »

Deux petites années après Robert Hainard atteindra le sublime.

### **Sauvage butin des « *amants de la nature* » Le cercle rouge, enfin ! - « *Il ruclonne, votre animal* »**

« *On ne se rend peut-être pas compte de la richesse de ces amitiés naturalistes, de la fécondité de cette entraide, de la solidarité d'une minorité perdue dans une civilisation hostile... comme des inimitiés qui lui font pendant.*<sup>53</sup> » Rendons grâce à Jean-François et



Michel Terrasse puis à Yves Boudoint d'avoir partagé leur sauvage butin avec Robert Hainard. Sans eux, il y a tout à parier qu'il n'aurait jamais vu le cercle rouge de l'œil du gypaète. Un « *souhait déraisonnable* », un rêve hainardien comme son premier lynx boréal à 81 ans. On aura compris qu'un homme de cette envergure marchait souvent à des « *conditions aberrantes*<sup>54</sup> » pour le commun des mortels. Il sera magnifiquement servi avec les gypaètes de l'année 1964.

« J'ai dit longtemps qu'une de mes suprêmes ambitions était de voir le cercle rouge de l'œil du gypaète ». *Chasse au crayon*. Le noble oiseau, avec bouclier et épée, nourrit son jeune au haut de son donjon.

*Dessin de Robert Hainard du 10 juin 1964*

<sup>50</sup> Voir la biographie, p. 69. Op. cit.

<sup>51</sup> L'expression est de Roland de Miller.

<sup>52</sup> Voir *Chasse au crayon*, pp. 114-115.

<sup>53</sup> Voir *Chasse au crayon*, p.113

<sup>54</sup> J'emprunte ce mot à un écrivain et éditeur de grand talent, Dominique de Roux, mort d'épuisement littéraire et politique en 1977.



A la fin du mois de mai, Robert Hainard est de nouveau appelé en Ossau. Les gypaètes ont choisi une aire bien plus commode à observer. Mais pas à approcher! L'affût, construit sur un éperon rocheux à 25 mètres du nid, est accessible après une descente périlleuse dans une pente d'herbe et de pierraille puis le passage d'une cheminée verticale d'une dizaine de mètres. Et l'on s'y rend la nuit ou par temps de brouillard pour ne pas effrayer les oiseaux. De gros blocs tombent de temps en temps au-dessus des têtes et des vipères se tiennent sur les corniches où l'on pose les mains ! Michel dit à son frère : « *Un grand-père ne descendra jamais là !* » Et pourtant, c'est à côté de la cheminée et sans corde qu'il rejoint la cachette. Hainard a beau simplement écrire qu'il aime vivre à trois dimensions, n'empêche, Boudoint en reste toujours autant épaté.

Quatre jours durant Hainard se fonde au milieu des saxifrages à longues feuilles et du peuple ailé des falaises : les Faucons pèlerin et crecerelle, les Hirondelles de rochers et cul-blanc qui chipent de la laine à l'aire, le Merle de roche au bord de la cabane, le Rougequeue, l'Accenteur alpin, le Tichodrome, le Bruant fou et le Grand corbeau, inévitable. Trois journées entières, il sera seul avec l'oiseau fabuleux. Sa description de ses couleurs et de sa structure est unique. « *Le gypaète [...] est rutilant avec distinction. En contraste avec le dos, les ailes et la queue sombres, dont chaque plume, de la plus petite tectrice aux grandes pennes, est blanche à la baguette, somptueusement dégradée en noir vers les bords, le reste du corps est vêtu d'ocre blond qui s'avive à la gorge en un orangé ardent.* » Il n'y a que le Suisse pour le comparer, lorsqu'il est posé, avec un chevalier portant bouclier et épée. Le bouclier étant l'aile aux poignets saillants et l'épée les longues rémiges primaires croisant la queue. Son excellent coup d'œil révélera aussi de larges galons noirs bordant quelques plumes des flancs. Une « *élégance* » que seul Hainard, paléolithique bionique en quelque sorte, a saisi au moment où l'oiseau se pose. Au total cet oiseau innocent mais « *fardé pour inspirer la terreur comme un guerrier polynésien* » lui évoque « *quelque noble au blason... dédoré, élevant besogneusement son unique rejeton au haut de son donjon.* » Il verra bien entendu beaucoup d'os desséchés offerts au jeune. Une grive aussi à l'instar de ses amis qui constateront l'apport d'un Lagopède et d'une Perdrix. Et quel étonnement lorsqu'à son retour il annonce : « *Il ruclonne, votre animal<sup>55</sup>* ». Un rat ! Le mâle a ramené le mammifère le plus vil à nos yeux d'Occidentaux. A la différence de ses amis - « *Combien doit-on vous payer, disent-ils, pour que vous ne graviez pas ce rat ?* » - Hainard n'en a cure. Voici pour lui le roi d'une nature complète « *[...] parce qu'il mange ce que tous les autres ont laissé.* » Les autres ? L'Ours, le Chat sauvage, le Sanglier, l'Isard et le Lynx. Rien de moins en Ossau il y a de cela presque quarante ans.

Le cercle rouge croqué, Hainard peut rentrer à Bernex. Le graveur à sa presse - en vérité une machine à remonter aux temps primordiaux - reproduira deux visions de ces moments magiques : l'aire des gypaètes et le Merle de roche chantant<sup>56</sup>. Le pillard d'images remerciera ses hôtes en leur offrant un exemplaire de la gravure des rapaces antédiluviens.

### Un grand maître à Pau - Les copeaux des grands fauves dans un mouchoir à carreaux - Dernière marche au pied de l'Ossau

Passées les sublimes journées du mois de juin 1964, Robert Hainard ne reviendra dans

<sup>55</sup> Le ruclon désigne chez les Suisses les déchets du ménage et de la ferme, à l'exclusion du fermier d'étable.

<sup>56</sup> La première, de grande dimension (52x60, n° 397), est datée du 10 juin et l'autre, plus modeste (37x25, n° 407) est juste datée du mois de juin.



les Pyrénées qu'en 1981. Sous l'égide de la revue *Acta biologica montana*, il est invité à un colloque sur la grande faune pyrénéenne et des montagnes d'Europe. Cette revue est l'émanation du centre pyrénéen de biologie et d'anthropologie des montagnes et d'un laboratoire universitaire, le centre de biologie des écosystèmes d'altitude, tous deux dirigés par Claude Dendaletche. Le colloque s'ouvre le 21 novembre à Pau devant 400 personnes venues d'Espagne, d'Italie, de Suisse, d'Allemagne, des Etats-Unis, d'Europe centrale et de toutes les Pyrénées. Universitaires, membres d'administrations, d'associations, naturalistes indépendants, représentants du parc national, et étudiants s'y côtoient dans une bonne atmosphère. Fait intéressant, la date de l'événement a été reportée pour Robert Hainard qui s'était réservé, comme depuis 60 ans, une période de pleine lune pour l'observation des blaireaux. Qui peut se vanter aujourd'hui d'une telle assiduité à son sujet ? Quand il ouvre les conférences, Claude Dendaletche prononcera d'ailleurs cette phrase évidente : « *Vous me permettrez une mention spéciale à Robert Hainard, graveur et naturaliste, qui a tout fait pour la connaissance des animaux sauvages.* » L'homme consacré par son œuvre s'assure là une grande aura. On a dit aussi qu'il était un pape. Oui, mais débarrassé du dogme de l'infailibilité et du pouvoir d'édicter des bulles. Hainard, comme partout où il intervient, ne crâne pas. A Pau, il présentera des diapositives de ses estampes afin d'évoquer son art. Et tout à l'écoute des communications, il sculpte dans le bois, au couteau, un « *petit ouvrage de dame* » dont les copeaux finissent sur un mouchoir à carreaux. Jean-Jacques Garcet-Lacoste, assis non loin de lui, se rappelle d'un Lynx ; d'autres d'un Loup. Combien d'apparitions andalouses ou balkaniques doivent se mêler dans son esprit à ces moments-là !

Pour nombre de naturalistes la visite de Robert Hainard à Pau sera l'occasion de l'approcher ne serait-ce qu'un instant. J'ai parlé de Jean-Jacques Garcet-Lacoste à qui Hainard avait parlé de sa vieille observation d'ours en Aspe, et il faut également citer Jean-Jacques Camarra, Gérard Caussimont, Dominique Boyer et bien d'autres. Beaucoup forment alors le noyau dur du Fonds d'intervention éco-pastoral (F.I.E.P.) qui avait déjà reçu d'Hainard une gravure d'ours slovène<sup>57</sup>.

Le colloque terminé, Hainard en compagnie de Michel et Jean-François Terrasse, Hermann Heinzl et Maurice Roux<sup>58</sup> se rendent en vallée d'Ossau. Le soir, ils dînent dans une auberge de Gabas. Les retrouvent là par hasard, Serge Nicolle, Jean Boutin et sa femme<sup>59</sup>. Au cours du repas - boit-on du Jurançon qu'appréciait beaucoup Hainard ? - deux jeunes hommes entonnent spontanément des chants béarnais. La soirée gardera une saveur magique pour les jeunes naturalistes si bien entourés. Serge Nicolle montrera même ses planches encore fraîches. A Gabas le grand maître encouragera un de ses élèves les plus doués.

Le lendemain, Hainard est amené dans le cirque de Moundelhs, au nord-ouest du Pic du Midi d'Ossau. Michel Leconte, directeur du centre d'écologie montagnarde de Gabas, a rejoint le groupe. Nicolle et ses amis, eux, sont partis dans le coin de Magnabaigt, de l'autre côté du Pic. La montée est difficile pour Hainard qui sort tout de même ses crayons. Des gypaètes surgissent, l'Aigle, le Grand Coq, les lagopèdes et les isards seront aussi de la journée. Heinzl dessine de concert et, reçoit la patte

<sup>57</sup> Il s'agit de l'ours à l'orée du bois, mangeant, de Pogorelc, gravure datée du 27 août 1955, (n° 593). Elle avait fait l'objet en 1980 d'un tirage limité de reproductions vendues au profit du F.I.E.P.

<sup>58</sup> Maurice Roux, photographe et chantre du monde paysan. Il a bien connu la famille Hainard, notamment en Suisse.

<sup>59</sup> Jean Boutin était en 1981 permanent de la réserve naturelle de Camargue.



« correctrice » du Suisse sur ses propres traits. Il ne faut pas chercher ici une idiote compétition. Les deux hommes ne se battent pas dans la même catégorie. L'un illustre et l'autre chasse. Suprême mystère de ceux qui savent affûter des crayons paléos !

Laruns. Place du village. Avant de partir Maurice Roux va saluer son ami Léon Casabonne, chasseur haut en couleurs et fromager de son état. La discussion avec les Terrasse sera vive. Les sujets de discord ne manquent pas entre les excès de la chasse et le projet déjà ancien du maire de la commune d'aménager le superbe vallon du Soussouéou. Robert Hainard, placide, écoute, présente ses dessins à Léon Casabonne. Des « *dessins d'oiseaux magnifiques* » me dit-il. Ce n'est pas un secret, Casabonne fera partie, quelques temps plus tard, au mois d'avril 1982, des personnes durement

perquisitionnées après la mort d'une ourse et de son petit dans la vallée du Bitet. Assez vite, avec tous les autres, il sera mis hors de cause. J'entends déjà s'étonner certains esprits d'une rencontre des supposés « contraires ». Pourquoi pas mais ce serait vraiment mal connaître Hainard qui avait des rapports tout sauf idéologiques ou moraux avec le monde de la chasse. Voici ce qu'il disait par exemple des braconniers : « *Les vrais braconniers, je les ai peu fréquentés parce que je leur ressemble trop et que nos intérêts s'opposent trop directement. Avec ces rudes gaillards, nous nous entendons bien. Ils reconnaissent leur passion dans la mienne [...]. Nous nous estimons car nous ne marchandons pas notre peine.*<sup>60</sup> » Lire et comprendre Hainard, c'est emprunter à coup sûr une des voies qui dépassera l'affrontement stérile entre naturalistes (en fait plus justement des « écologistes ») et chasseurs. J'en ferai bondir plus d'un mais Hainard aurait souscrit à cette pensée de José Ortega y Gasset : « *L'homme ne peut pénétrer la nature qu'en restaurant ce qu'il a encore d'animal en lui. Il ne peut l'atteindre qu'en se mettant en relation avec un autre animal, la bête sauvage. Cette relation est la chasse, une imitation de l'animal.* » La chasse évidemment entendue comme une voie mythique.



Michel Terrasse et Robert Hainard dans le cirque de Moundelhs, au pied de l'Ossau, à la fin du mois de novembre 1981. Ses vêtements et son sac à dos de couleur neutre, son bâton, ses longues jumelles usées au cou, « *il est en quelque sorte immatériel* » avait relevé Eric Burnier.

Photographie de Maurice Roux

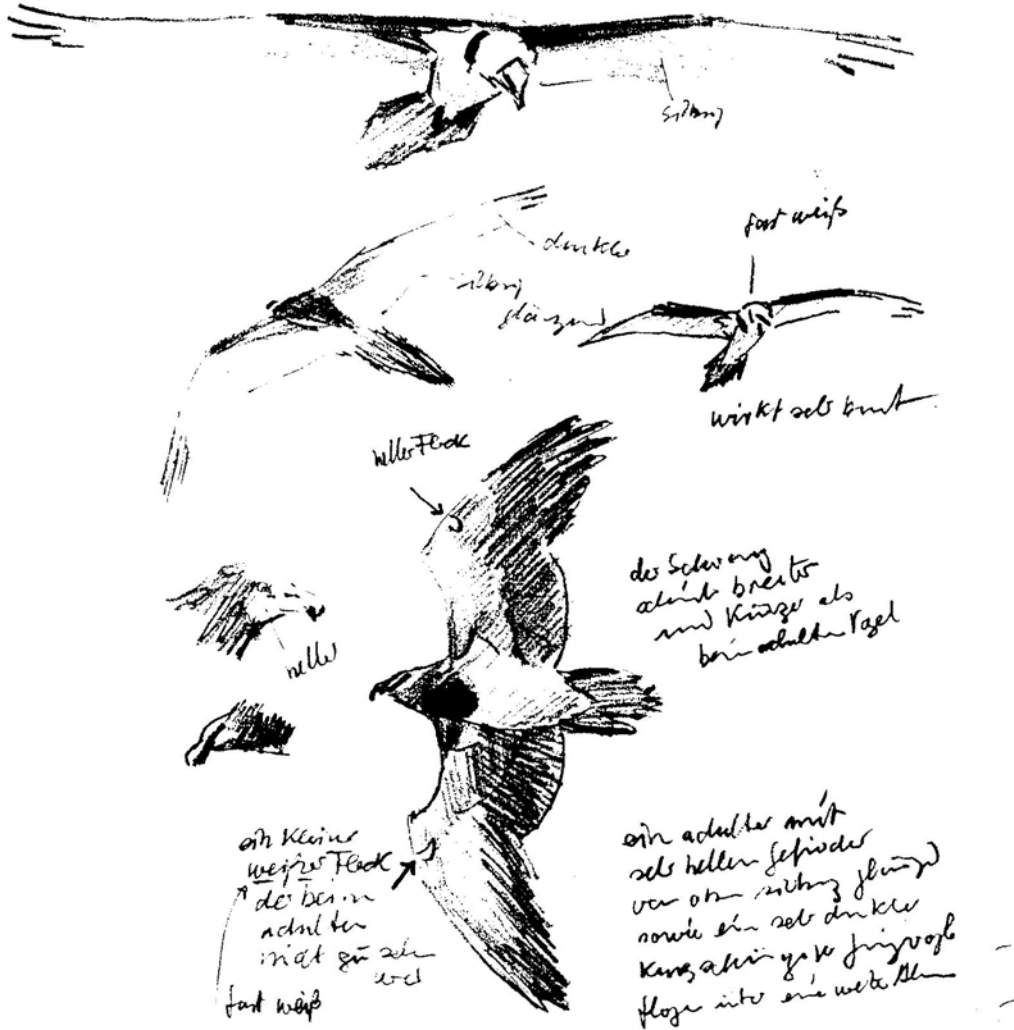
Le court séjour ossalois s'achève donc sur cette rencontre atypique.

### Robert Hainard doit renoncer à l'aventure - Une fidélité sans faille à l'ours des Pyrénées

A l'approche de ses 80 ans, Hainard diminue ses grands départs puis y met fin. « *Mes genoux*

<sup>60</sup> *Expansion et Nature*. Le Courrier du Livre, 1972, p.146 ; voir aussi la biographie p. 194 et s ; et « Lettre à un adversaire de la chasse » in *Le guetteur de lune*, p. 147 et s. Op. cit.

von Pau aus mit Robert Hainard  
und Gebrüder Terrasse in die Berge  
gefahren  
nov 1921



« Von Pau aus mit Robert Hainard und Gebrüder Terrasse in die Berge gefahren » (De Pau, avec Robert Hainard et les frères Terrasse nous sommes allés dans les Pyrénées).  
Ce sont les derniers gypaètes pyrénéens vus par Robert Hainard...

Planche de terrain d'Hermann Heinzl, exhumée de ses cartons et sauvée du feu. Cirque de Moundelhs, novembre 1981.



ne sont plus tout à fait aussi solides qu'avant, ce qui limite un peu mes déplacements lointains [...]. J'ai dit à mon chirurgien que je ne ferai pas un pas au bout duquel il n'y ait pas un blaireau.<sup>61</sup>» Toujours cet incroyable appétit.

La proposition de Georges Erome, responsable depuis 1983 du Groupe Ours, est pourtant alléchante. Il veut donner une chance sérieuse à Hainard de voir l'ours en Aspe, cet ours trop furtivement vu en 1959. Georges Erome n'est pas le premier. Déjà, à la fin des années soixante, François Merlet avait invité le Suisse « *aux ours des Pyrénées* ». Dans une lettre du 21 novembre 1967, Merlet montrait une certaine déception devant le refus d'Hainard qui craignait entre autres les inconvénients de l'utilisation du matériel photographique.

Robert Hainard répond à Erome le 26 mai 1984 :

« *Cher ami,*

» *Juin approche et je me souviens de votre invitation qui me tente beaucoup pour l'aventure et votre compagnie. Cependant, je pense qu'il est plus raisonnable pour moi d'y renoncer.*

» *Je ne marche pas mal et mon genou sans ligament croisé me gêne plus que ma hanche réparée. Mais celle-ci s'use, le chirurgien m'a recommandé de l'employer le moins possible [...].* »

Et plus loin dans sa lettre : « *Je ne manque pas d'observations d'ours à graver, à sculpter. La plupart, je les ai vus au charnier. J'estime beaucoup ces Pyrénéens qui suivent des traces et savent beaucoup sur les ours, s'ils ne les voient pas souvent. A ce propos, vous avez vu deux ours l'an passé mais à quelle distance ?* »

La question n'est en rien anodine. Pour un chasseur au crayon la distance avec la bête est en effet fondamentale. Dans ses réflexions sur un numéro de la revue *Acta biologica montana* consacrée à l'ours<sup>62</sup>, Hainard rappelait qu'en dix ans de courses dans les Pyrénées Claude Dendaletche n'avait vu l'Ours que deux fois, quand lui, en presque un demi-siècle, comptait 106 rencontres, dont à peine une douzaine sans l'attrait du charnier. « *Ce n'est pas glorieux mais cela m'a permis de voir les formes et les allures de l'ours tout à son affaire dans une fonction en somme naturelle, la découverte et l'exploitation d'une proie. De tous les ours que j'ai vus, deux seulement ont eu conscience de ma présence [...]. Les deux ours de Dendaletche, il les a effrayés.* »

Tout est là. Les obsessions de la distance et du dérangement doivent l'amener à une image la plus nette possible. « *Mais comme je l'ai dit, je préfère l'image au fait. Je veux voir des ours de près, tranquillement.* » Malgré tout, Erome en est persuadé et il a certainement raison, Hainard, plus jeune et sachant même la difficulté de voir les ours dans les Pyrénées, n'aurait pas résisté à rôder encore en Aspe.

Si Robert Hainard doit renoncer, il n'en restera pas moins fidèle à l'ours des Pyrénées. En 1984, dans le cadre d'une grande campagne des associations, il écrit à François Mitterrand :

« *Monsieur le Président,*

» *L'ours est la personnification de la nature sauvage et libre, un élément essentiel de la faune, un archétype de l'âme humaine.*

» *En France, il n'existe plus que dans les Pyrénées, où son existence est menacée par le braconnage, malgré les efforts de ceux qui veulent compenser, et au-delà, les inconvénients de sa présence pour la population locale [...].* »

<sup>61</sup> Voir la biographie, p. 56. Op. cit.

<sup>62</sup> A propos d'un livre... une réflexion de Robert Hainard. *L'Ours brun*, par Claude Dendaletche et collaborateurs. *Le Courrier de la nature*, n° 107, 1987, p. 43.

Que le braconnage n'explique pas tout, la lucidité d'Hainard est éclatante. Il suffit de mettre en relief ses propos avec les commentaires des naturalistes qui publient sa lettre<sup>63</sup> : « Nous apprenons que le Comité interministériel pour la qualité de la vie vient de débloquer 2 millions de francs (lourds) pour permettre le doublement de la population d'Ours des Pyrénées. Bravo ! » La naïveté confondante de bien des associations n'a jamais eu de limites...

Peu de temps après cette interpellation présidentielle, Hainard reprend ses *Mammifères sauvages d'Europe* pour une quatrième édition<sup>64</sup>. Il se trouve avec de nombreuses observations nouvelles à y intégrer et 20 ans de littérature à compulsier. Ce travail qu'il effectue à 80 ans lui permettra d'apporter à ses écrits sur l'ours de récents éléments pyrénéens (état de la population, actions de l'Etat et du F.I.E.P., bibliographie...) mêlés à des noms ou des choses déjà connus. Que dirait-il en 2001 du sort des « derniers des Mohicans », de l'Institution patrimoniale du Haut-Béarn, de la réintroduction d'ours slovènes dans les Pyrénées centrales ? Je ne ferai pas parler Hainard comme d'autres le font avec De Gaulle ou Jaurès mais je doute fort qu'il suivrait au son du pipeau les adeptes du « développement durable », naturalistes ou pas. On ne peut se mettre au chevet de « l'archétype de l'âme humaine », Merlet dit l' « atome pyrénéen », qu'avec un luxe inouï de raffinements, ce dont notre époque habituée à la jeanfoutrierie écologisante et au contrôle de la vie sauvage me paraît incapable.

Année 1991 enfin. La vallée d'Aspe est en ébullition après le démarrage du chantier du tunnel du Somport et de l'axe routier européen n°7. Un homme, Eric Pétetin, guide de haute montagne et tôlier iconoclaste d'un bar-restaurant-gîte alternatif, « La Goutte d'eau », a lancé une lutte acharnée contre ce projet « valléicide ». Bien d'autres le rejoignent, s'organisent et crient au massacre de la vallée des ours. Pétetin, installé, on le sait, dans l'ancienne gare de Lescun/Cette-Eygun, reçoit un jour un pli en provenance de Suisse. C'est Robert Hainard qui lui exprime son soutien accompagné d'un dessin d'ours<sup>65</sup>. Certains s'interrogeront de l'attitude de Robert Hainard vis-à-vis d'un combat très politisé où les naturalistes n'avaient que peu de voix au chapitre. Qu'on ne se méprenne pas. Depuis 1943, lorsqu'il pose sa question provocante : « Et la nature ? »<sup>66</sup>, Hainard a saisi toute l'absurdité du mythe de l'expansion économique. Il a compris que sa grande angoisse - celle au fond de tous les amants de la nature - ne sera pas apaisée par l'adoption de ce que l'on appelle de nos jours des normes environnementales ou des standards européens. Le désaccord est trop profond. La sauvagerie ne se décrètera jamais.

Cher ami  
 Juin approche et je me sou-  
 viens de votre invitation, par ma tante  
 beaucoup, pour l'automne et pour votre  
 compagnie. Cependant, je pense que c'est  
 un peu raisonnable pour moi d'y  
 renoncer.

Je me manque pas d'observations d'ours  
 à graver, à sculpter. La plupart, je les ai  
 vues au charnier. J'estime beaucoup ces  
 Pyrénéens qui suivent les traces et  
 savent beaucoup sur les ours, s'ils  
 ne les voient pas souvent. A ce propos,  
 vous avez vu deux ours l'an passé  
 mais à quelle distance ?

Extraits de la lettre du 26 mai 1984  
 envoyée par Robert Hainard à Georges Erôme.

<sup>63</sup> Voir « Robert Hainard écrit à François Mitterrand ». Sauvons l'ours des pyrénées in *Le Courrier du Hérisson*. Journal de la F.R.A.P.N.A. Isère, n°34, juin 1984, p.14

<sup>64</sup> Cette édition est de 1987 après celle de 1971.

<sup>65</sup> Eric Pétetin m'a confirmé ce fait passé inaperçu.

<sup>66</sup> Editions Hesse, 1994.





Alors, combat certes pollué par des récupérateurs de tout poil, celui de l'Aspe l'atteint dans sa chair la plus intime. « *J'ai l'infini à ma portée, je le vois, je le sens, je m'en nourris et je sais que je ne pourrais jamais l'épuiser ; et je comprends mon irrépressible révolte lorsque je vois supprimer la nature : on me tue mon infini.* »

Son soutien et sa parole seront noyés - c'était fatal - dans une masse d'incohérences, de slogans, de bruits, de fureurs, de coquecigrues idéologiques et il ne faut pas l'oublier d'actes sincères.

Après tout, peu importe.

« *Je suis l'homme des longues fidélités, de l'approfondissement.* »

## Remerciements

Ces grandes chasses sont le fruit de longues recherches, de surprises, d'attentes, de carnets ouverts, de conversations téléphoniques matinales, tardives, internationales, de plongées historiques, de décryptages photographiques, de confidences et d'encouragements complices qui doivent beaucoup à J., F. et E. Burnier, D. Boyer, Cl. Berducou, F. Carrafancq, G. Erome, M. Plug-Hainard, P. Hainard, H. Heinzl, S. Hommeau, R. de Miller, M. Roux, J-F. et M. Terrasse.

Je tiens aussi à remercier vivement R. Arripe, J. Arnautin, J-Cl. Albernay, R.P. Bille, Y. Boudoint, F. Bousquet, J. Boutin, L. Casabonne, G. Caussimont, J. Cédet, Cl.Dendaletche, J. Eygun-Acoumeigt, A. Filhine, la FRAPNA-Isère, P. Géroutet, J.J. Garcet-Lacoste, J-L. Grangé, J. Hesse, H. et M. Lahouratate, F. Merlet, E. Ménoni, H. Navarre, S. Nicolle, L. Ozon, D. Peyrusqué, E. Pétetin, P. Rey, L. Sallenave, J. Sangla, J. Tanguy-Le-Gac, Ch. Verdier du P.N.P.O. et H. Venant pour tout ce qu'ils m'ont apporté.

Un grand merci également à mes amis du G.O.P.A. pour la traduction des résumés... et leur patience légendaire.

J'exprime à J. Burnier pour ses photographies et extraits de carnets, à F. Carrafancq pour ses lavis, à M. Roux pour son cliché, à H. Heinzl pour sa planche de terrain et à G. Erome pour sa lettre de Robert Hainard, toute ma joie de les voir illustrer cet article.

J'adresse enfin ma gratitude à M. Pflug-Hainard et P. Hainard pour leur autorisation à reproduire des dessins de leur père.

**Summary : The great hunting paradise of Robert Hainard.**

Robert Hainard never travelled to get away from his usual surroundings, but to re-discover a lost wilderness. From 1949, he came to the Pyrenees several times with friends and sometimes with his wife and children. With the help of other naturalists he discovered the areas of Luchon, Néouvielle, Gavarnie, the Ariège and the Aspe and Ossau valleys.

Amongst other memories, we have accounts of : the first record of the Bearded Vulture for the twentieth century in France ; the White-backed Woodpecker seen with his companion Jacques Burnier when they were exploring the Lescun cirque ; the bear seen briefly, again at Lescun, on a day in May ; hides, thanks to Michel and Jean-François Terrasse and Yves Boudoint, at an eyrie of the Bearded Vulture and the reverential visit to the caves and works of his Magdalenian ancestors.

But Robert Hainard also knew the interminable waiting in rain and snow, met foresters and hunters and was even hit with the paw of a young captive bear.

His last stay was in November 1981 when he was invited to the conference of « Acta Biologica Montana » in Pau.

Robert Hainard forgot neither the Pyrenees nor their bears which he championed in his fashion, till the end of his life.

As a result of his « hunting » in the Pyrenees, we are left with some superb woodcuttings, numerous sketches and an impression of the natural wilderness.

**Resumen : El paraíso de las grandes cacerías pirenaicas de Robert Hainard.**

Robert Hainard nunca viajó para cambiar de aires, sino para encontrar tierras salvajes perdidas. A partir de 1949, pasará con amigos y a veces con su mujer y sus hijos temporadas en los Pirineos. De esta manera, descubrirá con la complicidad de los naturalistas las regiones de Luchon, Néouvielle, Gavarnie y Ariège, y los valles de Aspe y Ossau.

Entre sus grandes momentos recordaremos : la primera observación detallada del Quebrantahuesos en el siglo veinte en Francia ; el Pico Dorsiblanco observado con su compadre Jacques Burnier cuando exploraban el circo de Lescun ; el oso visto furtivamente también en Lescun un día de mayo ; los acechos, gracias a Michel y Jean-François Terrasse e Yves Boudoint, en el area del Quebrantahuesos, y la religiosa visita a las cuevas y a los trabajos de sus ancestros magdalenenses.

Pero Robert Hainard conoció también interminables esperas bajo la lluvia y la nieve, se encontró con forestales y cazadores y recibió incluso la patada de un osozno cautivo.

Su última estancia data del mes de noviembre de 1981, invitado al coloquio de « Acta Biologica Montana » en Pau.

Robert Hainard no olvidó nunca los Pirineos, sobre todo sus osos, que defendió a su manera hasta el fin de sus días.

Sus grandes cacerías pirenaicas dejan tras él magníficos grabados, numerosos croquis y el vivo soplo de de la naturaleza salvaje.

**Stéphan Carbonnaux**

11, rue Bayard, 64000 PAU